

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne

Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine : Ordinations à la Basilique Notre-Dame de Québec par Son Eminence le Cardinal Taschereau; première messe du Rév. M. Jean Pierre Grondin à l'église paroissiale de Ste Anne de la Pocatière.— Profession religieuse d'une jeune indienne de la tribu des Sioux, à St Boniface, Manitoba.—La fête de M. le Supérieur du Collège de Ste-Anne, le Très-Révérend M. Chs Ed. Poiré; 35e séance de "l'Académie St-Thomas d'Aquin;" promotions aux grades de l'Académie; noms des élèves qui ont inscrit des devoirs au "Cahier d'honneur;" liste des membres actuels de "l'Académie St Thomas d'Aquin."—Décès de M. Arthur Dessaint, élève du Collège de Ste-Anne, et fils de Tiburce Dessaint, écr., secrétaire-privé de l'Hon. M. Gagnon, Secrétaire-Provincial.

Causerie Agricole : Quelques détails et suggestions sur les moutons aujourd'hui en Canada (Suite).— Le Lincolnshire (longue laine); le Cheviot (laine mitoyenne).—Etat économique de l'industrie des moutons.—Améliorations des bêtes à laine.

Sujets divers : Choix des reproducteurs pour produire de bonnes vaches laitières.—Ce qui assure le succès dans une ferme.—Indices d'une bonne prairie.—Le poulailler : Nourriture des poules.

Choses et autres : Nécessité pour un cultivateur d'avoir des notions de médecine vétérinaire et de savoir reconnaître si un animal est malade.—Des animaux domestiques.

Recettes : Diarrhée chez les veaux.—Moyen de reconnaître s'il y a du coton dans le drap.

Collège de Ste-Anne.—La distribution des prix aura lieu JEUDI, le 23 JUIN, à 1 heure de l'après-midi et la sortie aura lieu aussitôt après le *Te Deum* chanté à la chapelle du collège.

A nos abonnés retardataires.—Nous prions instamment ceux qui nous doivent des arrérages pour abonnement à la Gazette des Campagnes de nous les faire parvenir le plus tôt possible. Nous avons grandement besoin de ce qui nous est dû afin de faire honneur à nos propres affaires. Ces arrérages nous sont absolument indispensables pour payer les frais d'impression, de papier, etc., nécessités pour la publication de notre journal. Les deux ou trois piastres que nous recevons actuellement chaque semaine, pour abonnement à la Gazette des Campagnes ne suffisent certainement pas. Ceux qui ont à cœur l'existence de notre journal se feront, sans doute, un devoir de nous payer leur abonnement au plus tôt.

REVUE DE LA SEMAINE

Ordinations à la Basilique Notre-Dame de Québec.— Samedi, le 4 juin, Son Eminence le Cardinal Taschereau a ordonné prêtres les messieurs suivants : Rosario Morissette, Louis Albert Ranvoysé-Rousseau, Joseph Alfred Adélarde Castonguay, Joseph Clovis Arsenault, Irénée Stanislas Lecours, Patrick O'Leary, Jean Pierre Grondin, Charles Forence Lucien Gauvreau, Joseph Elizée Benjamin Levasseur et Joseph Eugène Hudon : ces quatre derniers anciens élèves du Collège de Ste Anne.

La paroisse de Ste Anne de la Pocatière compte au nombre de ces prêtres, deux de ses enfants : le Rév. M. Gauvreau, fils de feu Philippe Gauvroau, et le Rév. M. Grondin, fils de M. Pierre Grondin, cultivateur et marguillier, faisant quarante trois prêtres natifs de Ste Anne de la Pocatière. Le Rév. M. Grondin a dit hier, à l'église paroissiale, sa première grand-messe. Rien n'était plus édifiant que d'entendre, au cours de son sermon, les exhortations et les souhaits de notre vénérable curé à l'adresse du jeune lévite. Quelle voix plus autorisée que celle d'un vénérable prêtre plus que septuagénaire, d'un ancien missionnaire, d'un ami zélé de la colonisation, du protecteur par excellence de ceux qui se destinent à la vocation religieuse, pouvait mieux remplir de zèle le cœur de ce jeune prêtre appelé à travailler avec le plus grand dévouement à la vigne du Seigneur !

Profession religieuse d'une jeune indienne de la tribu des Sioux à St-Boniface, Manitoba.—Nous empruntons au *Journal des Trois Rivières* la lettre suivante adressée à Sa Grandeur Mgr des Trois-Rivières, à l'occasion de cette profession religieuse :

{ Archevêché de St-Boniface.
31 mai 1887.

Monseigneur,

Nous avons été témoins ce matin d'un spectacle qui aurait profondément touché votre Grandeur s'il lui eut été donné d'y assister. Une jeune indienne de la tribu des Sioux y faisait sa

profession religieuse et devenait membre de la Communauté des Révdes Sœurs Grises.

Recueillie dans la prairie par les missionnaires, lorsqu'elle était toute jeune enfant, elle fut confiée aux soins des Révdes Sœurs qui l'élevèrent dans leur orphelinat. Elle suivit les classes du pensionnat pendant plusieurs années, et comme elle était très intelligente elle reçut une éducation assez complète, écrivant et parlant parfaitement l'anglais et le français. L'habileté qu'elle sut acquérir dans les différents travaux à l'aiguille lui ont permis depuis lors de rendre de très utiles services à la maison.

Il y a deux ans elle sollicita son entrée au noviciat et comme les Révdes Sœurs n'avaient jamais rien remarqué dans son caractère d'incompatible avec la vie religieuse elle obtint facilement son admission.

Sa vieille mère, qui demeure elle aussi au Couvent, n'avait jamais rêvé pareil honneur pour sa fille.

Hier matin, dernier jour du mois de Marie, Sœur Nébraska prononçait ses vœux solennels à la Cathédrale en présence d'une assistance nombreuse accourue pour être témoin de ce beau spectacle.

Au moment de la communion la nouvelle religieuse recevait la sainte communion avec sa vieille mère, qui ne se possédait pas de joie.

Après la Ste Messe cette dernière disait : "Moi maintenant Grande Dame !"

Le chef des sauvages Maskégons s'était rendu en grande tenue accompagné de son aide de Camp pour jouir et être témoin d'un événement inouï pour eux.

"Ce qui arrive aujourd'hui ici, nous disait-il, est une gloire pour nous et une preuve que les pauvres sauvages ne sont pas méprisés et que devant la religion tous les hommes sont égaux. Aujourd'hui j'ai le cœur content et je comprends ce que peut faire la religion quand on la pratique bien."

Pendant cette touchante cérémonie Mgr, j'ai pensé à Votre Grandeur, je me suis rappelé qu'un jour dans la prairie vous faillîtes devenir la victime de la cruauté des Sioux. Pas un d'eux alors n'avait accepté la bonne nouvelle, et aujourd'hui après 36 ans, les petits enfants de ceux qui ne vivaient que de pillages et de meurtres peuvent offrir à la religion des membres de leur tribu ! Quelle gloire pour le catholicisme !

J'ai voulu vous raconter cette bonne nouvelle parce que je sais combien Votre Grandeur s'est toujours intéressé au bien des pauvres tribus sauvages.

Recevez Mgr l'expression de mon respect le plus profond avec lequel je demeure votre très humble serviteur,

G. DUGAS, Ptre.

La fête de M. le Supérieur au Collège de Ste-Anne — Mercredi, le 1er juin courant, le Collège de Ste-Anne donnait une séance des mieux remplies et des plus brillantes, à l'occasion de la fête du Supérieur de cette institution, le Très-Révérend M. Chs-Edouard Poiré. A cinq heures de l'après-midi, les élèves des cours classique et cours français-anglais se réunissaient dans une même salle pour présenter une adresse à ce vénérable bienfaiteur du Collège. Le soir, M. le Supérieur, accompagné de M. le Grand-Vicaire Hébert, de M. le Chanoine Cloutier, de soixante prêtres et d'un auditoire nombreux, encombraient la salle pour assister à une séance littéraire, musicale et dramatique.

La soirée commença par un morceau de musique, ouverture obligée de toute soirée, brillamment exécuté par le Corps de musique des élèves du Collège. Vint ensuite l'exécution d'un opéra par Félicien David, intitulé : "Le Désert," par un chœur nombreux d'élèves et accompagné sur le piano par le Rév. M. Emile Dionne. A plusieurs reprises dans la soirée, ces mêmes artistes, ces mêmes musiciens parurent, et les applaudissements reçus ont pu constater avec quelle précision les divers morceaux furent exécutés.

M. Ludger Dumais, président de "l'Académie St Thomas d'Aquin," fit ensuite le discours d'ouverture de la trente-cinquième séance de cette association qui

a été formée au Cours classique dans le but d'encourager les élèves à tenir une bonne conduite et à s'appliquer aux études avec courage et persévérance.

Les élèves jouèrent ensuite un superbe drame intitulé : "L'expiation." Ce drame en trois actes et d'une exécution difficile, fut rendu avec une rare perfection, et tous les acteurs furent vivement applaudis. Voici les noms des personnages :

Robert de Lusigny, M. Hildevert Desroches, élève de Quatrième; Flavy, M. Elzéar Dionne, élève de Philosophie; Lorédan, Chevalier, M. Ludger Dumais, élève de Physique; Gérard, M. Georges Lavoie, élève de Philosophie; Rinaldi, intendant de Flavy, M. Michel Chamberland, élève de Philosophie; Bappo, gardien des prisons, M. Thomas O'Neil, élève de Philosophie; Cabaretier, M. Ludovic Verreault, élève de Philosophie.

Nous donnons ici les noms de ceux qui, dans le cours de la soirée ont été promus aux grades de l'Académie; de plus les noms des élèves qui ont eu l'avantage d'inscrire des devoirs au "Cahier d'honneur."

Promotions aux grades de "l'Académie St Thomas d'Aquin."

Aspirants : MM. Isaac Thériault, Emile Langlais, Elzéar Chesnel, Alexis Dufresne, Joseph Lemieux, Joseph Darisse et Cléophas Giroux.

Académiciens : MM. David Chénard, Robert Sasseville et Armand Proulx.

MM. les Physiciens.—Bien que cette classe ne soit composé que de quatre élèves, quarante deux devoirs ont été inscrits au "Cahier d'honneur." Voici les noms de ces vaillants travailleurs qui, avant de quitter le Collège ont légué un exemple bien glorieux que leurs cadets s'efforceront sans doute d'imiter : MM. Ludger Dumais, Georges Cloutier, David Pellerin et Jean Gauthier.

MM. les élèves de Philosophie junior ont inscrit vingt devoirs au "Cahier d'honneur." Voici par ordre de mérite ceux qui se sont le plus distingués : MM. David Chénard, Herménégilde Faucher, Thomas O'Neil, Michel Chamberland, Arthur Dessaint, Sylvio Deschènes, Zobéo Chénard, Elzéar Dionne et Edmond Tremblay.

MM. les Rhétoriciens ont inscrit trente quatre devoirs au "Cahier d'honneur." MM. Elzéar Deschènes, Olivier Martin, Robert Sasseville, Régis Gagnon, Eugène Pelletier et Léon Ouellet.

MM. les élèves de Belles-Lettres ont inscrit dix-sept devoirs au "Cahier d'honneur." Ils sont dus à MM. Pierre Lamontagne, Armand Proulx, Herman Pelletier, Emile Martin, Ernest Vézina et Joseph Rouleau.

MM. les élèves de Versification figurent au "Cahier d'honneur" avec trente et un devoirs qui sont dus à MM. Auguste Bouchard, Albin Thériault, Alphonse Langlais, Isaac Thériault, Edouard Martin, Odilon Blanchet, Joseph Chamberland et Pantaléon Lévesque.

MM. les élèves de Méthode.—L'Académie St Thomas d'Aquin leur est redevable de quarante-six devoirs qu'ils ont inscrit au "Cahier d'honneur." Ceux qui se sont le plus distingués sont MM. Emile Langlais, Elzéar Chesnel, Cléophas Giroux, Joseph Darisse,

Alexis Dufresne, Joseph Lemieux, Charles Dupont, Alphonse Lansier, Arthur Dumais, Joseph Desjardins et Napoléon Talbot.

Liste des membres actuels de "l'Académie St Thomas d'Aquin."

Académiciens: MM. Ludger Dumais président; Thomas O'Neil, vice-président; Olivier Martin, secrétaire; Pierre Lamontagne, scrutateur; Georges La-voie, censeur; Georges Cloutier, David Pellerin, Herménégilde Faucher, Arthur Dessaint, Silvio Deschènes, Elzéar Dionne, Michel Chamberland, David Chenard, Elzéar Deschènes, Robert Sasseville, Eugène Pelletier, Régis Gagnon et Armand Proulx.

Candidats: MM. Emile Hamelin, Herman Pelletier, Auguste Boulet, Alphonse Langlais et Albin Thériault.

Aspirants: MM. Arthur Dioane, Philéas Montminy, Wenceslas Simard, Isaac Thériault, Odilon Blanchet, Emile Langlais, Elzéar Chesnel, Cléophas Giroux, Joseph Lemieux, Joseph Darisse et Alexis Dufresne.

Après la joie, la tristesse: c'est le cercle continu dans lequel roule la vie humaine; après une fête, vient le deuil. Un nom qui figure avec avantage au "Cahier d'honneur," manquait à l'appel au jour de cette grande fête, sa place parmi les académiciens était vide: la maladie l'avait obligé à se rendre au milieu de sa famille, et rien ne faisait prévoir qu'il rendrait sitôt son âme à son Créateur.

Mercredi, la lugubre nouvelle arrivait au Collège que le jeune Arthur Dessaint, élève de Philosophie junior, fils de M. Tiburce Dessaint, de Kamouraska, était décédé. Cette nouvelle fut accueillie avec la plus vive douleur par ses maîtres et ses confrères de classe.

Le jeune Dessaint occupait une place distinguée au Collège de Ste Anne et l'un des membres les plus brillants de l'Académie et de la Société Painchaud. Il fut atteint d'une maladie cruelle qui a résisté à tout l'art et à toute la science des médecins. Le bon Dieu l'a purifié par la souffrance et sanctifié par l'amour. Au moment où ses confrères de classe entonnaient des chants de triomphe et d'allégresse, l'âme si belle et si pure de ce jeune étudiant rompait doucement l'enveloppe terrestre qui la retenait captive sur la terre, et elle s'envolait, sur les ailes des anges, dans le sein de Dieu pour y être heureux à jamais. Du haut du Ciel, console tes parents affligés; prie pour eux. Abaisse aussi un regard d'amour sur tes condisciples qui aujourd'hui pleurent ta perte, toi qui les a édifiés par une vie exemplaire et un amour constant du travail.

CAUSERIE AGRICOLE

QUELQUES DETAILS ET SUGGESTIONS SUR LES MOUTONS AUJOURD'HUI EN CANADA (Suite).

Le Linconshire (longue laine).—Le Linconshire est du nombre des plus gros moutons que l'Angleterre ait jamais possédés. Il est de race ancienne. De tous les moutons anglais c'est celui qui donnait le plus de laine. Il appartenait exclusivement aux terres basses; on le pâturait généralement le long des marais sur les terres d'alluvion. Sa grande valeur était sa toison. Le Lincoln n'a point de cornes. Il est haut et long,

sa charpente est étroite, comparativement aux Leicesters et aux Cotswolds. Aujourd'hui, on fait de cette race comme on fait des autres grandes races en Angleterre, on l'a amélioré en la croissant avec le Leicester Bakewell, de sorte que le Lincoln d'aujourd'hui n'est pas le Lincoln d'autrefois. Le fait est que bientôt toutes les grosses races de l'Angleterre vont se confondre en un seul type, dont le Leicester-Bakewell sera le modèle. Il faudra chercher un autre nom pour cette espèce nouvelle.

Les Lincolnshires sont encore rares en Canada. M. Cochrane en possède sur sa ferme. Ils tiennent le milieu pour la taille entre ses Cotswolds et ses Leicesters. Ces moutons plaisent par leur apparence de force. Leur charpente et leur laine sont grossières à côté des races améliorées. Mais pour croiser nos moutons canadiens, dont la charpente (en un mot toute l'ossature), est réduite à presque rien, ces gros os, ces formes rustiques et même cette grosse laine ne sont pas un défaut. Donnons de la carcasse à nos moutons, et si nous la couvrons de chair par une bonne nourriture, nous aurons beaucoup de viande et de laine.

Les climats nords, celui du Canada pour certain, a l'effet de diminuer le volume des os des animaux, et à moins d'y suppléer par des soins extraordinaires, le froid fera de petits animaux des grands. Si l'on fait attention aux nôtres qui sont pour ainsi dire les animaux naturels du pays, par le laps de temps qu'ils y sont, on verra que les formes carrées dans la charpente manquent. Les os sont trop courts. Il y a cependant quelques exceptions, mais c'est un fait pour la généralité. Quant à la laine, il est prouvé que le croisement d'un bélier étranger à longue et grosse laine, avec nos brebis, donne des produits dont la toison est plus tassée, plus fine et plus longue que celles du père et de la mère. Des Lincolns purs ne prospéreraient pas dans ce pays. Nos pâturages ordinaires ne suffiraient pas, car il leur faut beaucoup de nourriture; ils dépérissent dans des pâturages ras. La raison d'être d'un bélier Lincoln dans nos troupeaux serait donc pour grossir l'espèce et lui donner plus de laine. Quant aux formes, le Lincoln est encore loin du Leicester et du Cotswold.

Le Cheviot (laine mitoyenne).—Le Cheviot est un mouton de terre haute, et il a pris son nom des Monts Cheviots, en Ecosse, hautes collines qui se trouvent entre ce pays et l'Angleterre. La taille est celle du gros mouton canadien. Ce dernier lui ressemble lorsqu'il est gras. Le Cheviot est très rustique, il peut vivre de fourrages grossiers. Comme le mouton canadien, il a les os petits, ses jambes sont fines, sa toison est partie grosse et partie fine. Il a la tête (mâles et femelles) de nos béliers. On le dit sans cornes. Son œil est très proéminent. On les croise parfois avec le Leicester. Le Cheviot serait bon pour renouveler le sang de nos troupeaux et par là les régénérer. Un véritable Cheviot ne donne pas plus de profit qu'un bon mouton canadien, à soins égaux, cependant nous conseillons à ceux qui ne peuvent pas se procurer un meilleur bélier de se servir du Cheviot dans leurs troupeaux; il est certain que nos moutons ont besoin de sang nouveau.

Etat économique de l'industrie des moutons.—Le mouton est un animal précieux qui réussit bien dans toutes les conditions agricoles où l'on peut se trouver,

L'agriculture est elle arriérée, le sol est-il pauvre, la production fourragère est-elle faible, c'est le mouton qui tire le meilleur parti des grandes étendues de terrains où on est obligé de le laisser en pâturage. Au contraire, l'agriculture a-t-elle fait des progrès, les pâturages sont-ils devenus plus riches et plus abondants, l'élevage des moutons est encore très avantageux. Dans le premier cas on ne peut, il est vrai, entretenir que des races communes et peu exigeantes sous le rapport de la nourriture; mais dans cet état, les frais d'entretien sont si faibles que les moutons donnent un profit net fort acceptable. Dans le second cas, la culture étant plus riche, la production fourragère plus abondante et plus variée, permet d'entretenir des races plus exigeantes il est vrai, mais qui engraisent plus facilement et donnent à la boucherie un poids considérable de viande et produisent une laine de meilleure qualité pour laquelle on obtient un plus haut prix sur les marchés, les laines les plus fines pouvant être avantageusement utilisées dans les manufactures de lainage que nous possédons dans le pays.

Cependant, pour réussir dans la production des bêtes à laine, il faut d'abord posséder un troupeau assez nombreux pour que le cultivateur, avec avantage, puisse lui donner tous les soins qu'il exige. Un troupeau de quinze à vingt bêtes exige presque autant d'attention que celui de cent à deux cents moutons; la surveillance, dans les deux cas, doit être aussi exacte et les soins d'améliorations aussi nécessaires. Cependant le petit troupeau, comparativement aux soins qu'il exige, ne donne qu'un bien faible produit; de là il arrive qu'on néglige ces soins pour les porter sur des spéculations plus importantes.

Améliorations des bêtes à laine.—On améliore le mouton comme les autres animaux de la ferme, par le bon régime et le choix des reproducteurs. Le bon régime perfectionne les formes, agrandit la taille, augmente la précocité; le choix des reproducteurs améliore la qualité de la laine et il exerce une heureuse influence sur la conformation et la précocité.

Les béliers surtout doivent être choisis judicieusement, car devant chaque année saillir de trente à quarante brebis qui donneront chacun au moins un agneau, leurs qualités bonnes ou mauvaises sont plus propagées que celles des brebis. Aussi le moyen améliorateur le plus rapide est-il l'emploi des béliers améliorés.

Cependant lorsqu'on veut acclimater dans la localité une race étrangère à laquelle on donne la préférence pour le perfectionnement de nos races communes, il faut aussi importer des brebis et les choisir avec soin. Ce moyen est celui que l'on choisit le plus souvent, afin d'arriver au perfectionnement désiré avec le moins de dépenses possible.

Les deux objets à atteindre dans l'amélioration des bêtes à laine, sont la viande à bon marché et la laine de qualité supérieure. La viande à bon marché s'obtient par la facilité de l'engraissement des moutons, et l'on reconnaît les laines de bonne qualité à leur finesse, à leur élasticité et leur douceur. Les défauts qu'on doit chercher à faire disparaître dans la laine, sont la présence des poils morts et la disposition qu'a la laine à se feutrer et à se taper, comme on le dit communément.

Afin d'avoir la liberté de faire le meilleur choix possible d'un bélier, on ne châtré dans le jeune âge que la moitié des agneaux mâles chez lesquels la toison paraît bien inférieure. A la première tonte, on fait un troisième choix. Par ce moyen on se procure d'un bélier dont l'influence sur l'amélioration de la laine est remarquable.

Les jeunes béliers ne doivent pas être employés à la reproduction avant l'âge de dix-huit mois. Ce qui donne suffisamment le temps d'étudier leur conformation, et les qualités de leur laine. Si ces jeunes béliers remplissent les conditions voulues, on les conserve comme reproducteurs. Si sur le nombre quelques-uns ne transmettent pas sûrement leurs qualités, ils doivent être rejetés comme reproducteurs.

Chez les grands éleveurs de moutons, chaque bélier a une marque distinctive qui est consignée dans un registre particulier et qui permet de le reconnaître lorsqu'il est nécessaire.

Le poids de la toison doit aussi être recherché. Règle générale, un bélier qui ne possède pas une toison dont le poids est d'au moins le dixième du poids total de son corps, il n'est pas un bon reproducteur.

Les améliorateurs de moutons ont remarqué qu'il est bien difficile de perfectionner en même temps les formes de l'animal et la finesse de la laine. Sur cent reproductions on en trouve à peine une qui transmettra à ses descendants ces deux qualités en même temps.

On réussit mieux en améliorant le poids de la laine et les formes par les mêmes reproducteurs, parce que ces deux points sont obtenus par le même moyen: le bon régime. Alors, quand on veut améliorer les formes, recherchons particulièrement les béliers bien conformés; puis, ce point obtenu, perfectionnons la finesse de la laine par le choix d'un bélier remarquable sous ce rapport.

Dans l'amélioration des bêtes à laine, il y a un écueil contre lequel viennent se briser les espérances de beaucoup d'éleveurs. Il est nécessaire de chercher à augmenter le volume de nos moutons, mais trop souvent on veut atteindre ce but par l'influence des béliers de grande taille: ce moyen a toujours de très mauvais résultats, car il détériore les races plus qu'il ne les améliore. Un seul moyen est convenable: c'est le bon régime, c'est-à-dire la distribution d'une nourriture plus riche, plus abondante et plus variée. Par le fait même que le régime est meilleur, les moutons deviennent plus grands, et au bout de quelques générations, la race a été tellement transformée qu'elle est à peine reconnaissable.

Cela n'implique pas que l'influence du bélier est nulle dans l'amélioration des moutons; au contraire, elle est très utile pour le perfectionnement des formes et des qualités de laine. C'est pour atteindre ces deux buts que l'on doit bien choisir les béliers.—(A suivre.)

Choix des reproducteurs pour produire de bonnes vaches laitières.

Il faut, autant que possible, tirer les vaches laitières, et surtout les reproducteurs, des contrées qui produisent les meilleures vaches.

Sans doute on ne doit pas espérer d'importer, avec toutes leurs qualités, dans nos départements à climat

sec et chaud, les excellentes races laitières que possèdent les contrées où le sol est frais, l'air humide et le ciel souvent couvert; mais, comme les influences du climat, quoique très-marquées, n'agissent qu'à la longue, les qualités des animaux importés se maintiennent pendant un temps qui varie selon les précautions que l'on prend pour les conserver; et, pendant plusieurs générations, les descendants des individus d'une bonne race importée, donnent plus de lait que les individus d'une race créée dans un lieu où les circonstances hygiéniques ne sont pas favorables à la lactation.

Il ne faut pas oublier, en outre, que, sous l'influence de circonstances particulières, qu'il est quelquefois impossible de provoquer, il se manifeste, chez les animaux, des qualités que nous ne saurions produire à volonté.

Nous pouvons supposer que les qualités laitières sont dans ce cas quand nous voyons la manière dont sont distribuées les races qui les possèdent.

Dans tous les cas il est bien certain qu'il y a plus d'avantage, quand on veut avoir une race laitière, à l'importer qu'à chercher à la créer.

Il est plus difficile de choisir des reproducteurs pour procurer de bonnes vaches à lait, que de choisir de bonnes laitières; car il faut que les reproducteurs possèdent, comme les bonnes vaches, des qualités bien développées, et, de plus, qu'ils aient la faculté de les transmettre à leurs descendants.

Essais.—Cette dernière condition n'est indiquée par aucun signe connu; nous pouvons cependant acquérir, par des essais, des probabilités que les animaux la possèdent: on doit, autant que possible élever les produits des vaches qui ont donné de bonnes laitières.

Nous pouvons supposer aussi l'aptitude à créer de bonnes vaches à lait, quand les signes qui annoncent les qualités laitières sont très-développés.

L'appréciation de ces signes est même le seul moyen que nous ayons de choisir les taureaux; car l'essai n'est en général pas possible, attendu qu'il faut réformer ces animaux avant qu'on puisse juger du mérite de leurs descendantes.

Nous n'avons pas à revenir sur le choix des vaches. Nous dirons que le taureau destiné à la reproduction doit d'abord présenter les conditions fondamentales des aptitudes: bonne santé, ample poitrine, digestion active; qu'il doit ensuite présenter les caractères qui, dans la femelle, indiquent une grande activité des mamelles: écusson proportionnellement étendu; mamelons développés; propension à avoir de la graisse au scrotum et au périnée.

Nous signalons la finesse des formes, la légèreté du squelette, la souplesse de la peau et le moelleux du poil, en ajoutant que ces caractères ne nuisent jamais et sont toujours avantageux quand on livre les animaux à la boucherie.

Du reste, ces caractères sont produits par les circonstances hygiéniques qui développent les qualités laitières.

Sur les velles comme sur les taureaux, un tissu cellulaire abondant et grasseux dans la région sous-pubienne et des mamelons complémentaires, indiquent que les artères sont fortement développées et que la vie est active dans cette région. On peut en déduire

que les femelles auront de fortes mamelles et que les mâles procréeront de bonnes vaches.

Pour les deux sexes on s'attachera aux caractères de races; ils sont plus importants pour les reproducteurs que pour les vaches dont on veut seulement tirer du lait.

Hérédité.—Une vache d'une famille ou même d'une race mauvaise pour le lait peut, par exception, être excellente laitière, et cela suffit si l'on ne veut pas en tirer race; mais il ne conviendrait pas de la faire reproduire, car elle aurait peu de puissance pour transmettre les qualités exceptionnelles qu'elle possède; tandis que la vache, dont les qualités forment un caractère fixe, constant dans la famille, les communiquera à ses descendants presque avec certitude.

Ces considérations sur la race et la généalogie s'appliquent au mâle. On recherchera donc un taureau réunissant, aux caractères qui, dans la vache, indiquent une abondante lactation, les conditions généalogiques dont nous venons de parler; car l'expérience démontre que le père transmet comme la mère des qualités lactifères qui distinguent la race et la famille.

Une vache n'ayant aucun signe des bonnes laitières fût-elle excellente, ne doit donc être employée à produire des élèves qu'avec une extrême réserve; car il est à craindre que ses produits, mâles et femelles, n'héritent pas des qualités exceptionnelles qu'elle possède. Et, ressemblant-ils à leur mère, ils seraient toujours d'une vente difficile et peu avantageuse, parce qu'ils ne posséderaient pas les caractères qu'on recherche aujourd'hui, sur les marchés, dans les bêtes à lait.

Il ne suffit pas pour l'éleveur qui veut vendre ses produits, que les animaux possèdent des qualités, il faut encore que ces qualités se manifestent à l'extérieur par les signes que nous connaissons.

Pour faire sentir la nécessité d'employer des reproducteurs qui réunissent aux caractères individuels indiquant de grandes qualités laitières, de bonnes conditions d'hérédité, nous rappellerons que les grandes qualités laitières des races domestiques ne se remarquent pas dans la vache sauvage, qu'elles ne se produisent que lorsque l'homme sait—par un régime particulier, par l'action de traire, et par l'éloignement des sexes,—faire agir certaines forces naturelles plutôt que d'autres; qu'elles tendent à disparaître aussitôt que ces forces—la nature du sol, les caractères du climat et les propriétés des plantes—agissent selon le plan primitif de la création; de sorte que les animaux ont toujours de la tendance à dégénérer, à revenir à l'état naturel de leur espèce.

C'est en observant soigneusement les animaux, en tenant note avec exactitude de leurs qualités et de leurs défauts, en éloignant de la reproduction ceux qui semblent s'éloigner du type de leur race, de leur famille, que nous pouvons les conserver dans l'état où ils sont.

L'expérience nous prouve que les caractères qui se transmettent avec le plus de certitude tiennent aux organes les plus importants de la vie; ainsi, les formes des viscères, du squelette, varient à peine, non-seulement dans les races des mêmes espèces, mais encore dans les diverses espèces des mêmes genres; tandis que ceux dont la transmission, si incertaine, semble tenir à un caprice de la nature, sont formés

par des organes superficiels, par la peau, les cornes, l'état du poil et le tempérament.

Mais ce sont surtout les caractères, en quelque sorte artificiels, produits sous l'influence de la domesticité, et souvent plus nuisibles qu'utiles à la santé des animaux, qui varient le plus communément; ils changent non-seulement selon les races d'une même espèce, mais aussi selon les divers individus d'une même race, d'une même sous-race, et souvent d'une même famille.

Rappelons nous ces principes élémentaires d'histoire naturelle, et nous comprendrons pourquoi des vaches, des taureaux bien marqués, quant aux écussons, ont donné naissance à des produits qui ne leur ressemblaient pas. Comme le dit M. Lefebvre-Sainte-Marie, dans un rapport sur le système Guenon, l'influence des écussons est bien faible dans l'acte de la reproduction.

A ce point de vue, ce signe n'est presque rien en lui-même. Il tient à l'état du poil, à une particularité des plus fugaces, à ce qui est le moins héréditaire dans les animaux. Il n'a de la valeur, comme signe de bons reproducteurs, que s'il est appuyé sur des caractères d'un ordre supérieur par leur fixité, — queuelette ample, reins doubles, croupe large, vaisseaux sanguins développés. Si, pour une vache à lait, les signes locaux, l'écusson en particulier, ont beaucoup plus de valeur que les signes généraux, la race, la généalogie, il n'en est pas de même pour les reproducteurs.

Du reste, plus la corrélation entre ces signes sera manifeste, c'est-à-dire plus la faculté laitière sera liée à l'état général des animaux, plus les chances de transmission seront grandes; et, quand nous ne choisirons, pour la reproduction, que des animaux offrant le double caractère de force générale et d'activité de l'appareil mammaire, nous en aurons rarement de mauvais.

Ce qui assure le succès dans une ferme.

On ne saurait tirer avantageusement parti de l'exploitation d'une ferme sans que celui qui en est le propriétaire et qui la dirige ne soit intelligent, instruit, actif, laborieux, économe et soigneux par-dessus toutes choses. Mais pour que ce cultivateur soit secondé dans sa noble vocation il faut qu'il ait pour compagne une bonne ménagère. Le cultivateur qui tient à enrichir son exploitation doit surveiller les travaux de l'extérieur; la bonne ménagère, ceux de l'intérieur. Ils sont les deux chevilles ouvrières sans lesquelles rien ne peut marcher, rien ne peut produire, rien ne peut prospérer. Le chef de l'exploitation doit être tout à son affaire et ne rien laisser à désirer du côté du savoir. Sa digne compagne dirige et surveille presque tous les produits des bestiaux; c'est elle qui fait prospérer la maison, qui lui donne cet air d'ordre, d'arrangement qui convient si bien à toutes choses.

Dans cette exploitation bien dirigée, partout règne le plus grand ordre: sans ordre, le personnel marche mal, et tout le matériel est en souffrance; avec le désordre dans la maison rurale, le mal augmente chaque jour, jusqu'à ce que la ruine complète arrive, ce qui ne se fait jamais bien attendre.

Indices d'une bonne prairie.

Voici, d'après M. Louis Gossin, les indices d'une bonne prairie: "Le vert tendre est la nuance des meilleurs gazons, le vert noirâtre est celle des mauvais; la bonne herbe est grasse et lente à sécher, la mauvaise est dure, souvent cotonneuse et se fane rapidement; un bon gazon est ferme sous le pied, un gazon médiocre fléchit aisément; livrées au pâturage, les bonnes prairies sont tondues de très près, tandis que les mauvaises présentent toujours des plantes d'une certaine hauteur, auxquelles les animaux ne touchent qu'à regret."

Le poulailler.

Nourriture des poules — Quant à la nourriture des poules, deux systèmes sont en présence: 1o. Celui appliqué par la masse des cultivateurs, qui consiste à ne donner aux pondeuses une nourriture plus ou moins substantielle et un peu suffisante qu'à l'approche naturelle de la ponte et pendant qu'elle a lieu, et à les maintenir à la diète pendant le reste de l'année — 2o. Le système qui, basant la quantité de nourriture à fournir sur le poids de l'animal, le rationne.

Le premier mode n'est certes pas profitable, il est même condamnable; le second laisse à désirer dans la pratique.

Dans le premier cas, il est évident que les poules auxquelles on ne donne pendant l'hiver que tout juste de quoi ne pas mourir de faim, ne peuvent commencer à pondre que très tard, parce qu'il faut tout d'abord que chacune d'elle acquiert l'état d'embonpoint voulu par sa constitution, au moyen de la nourriture que l'on se décide alors à lui donner et des insectes, des vers et des herbes qui se montrent aux premiers beaux jours.

Dans ce système d'entretien, non-seulement on n'obtient pas d'œufs pendant l'hiver, mais on n'en obtient que très tard et lorsque les pondeuses rationnellement entretenues en ont donné chacune de cinquante à soixante-dix. De plus, depuis le commencement de l'hiver, les poules sont supposées trouver, dans leur parcours autour de l'exploitation et dans la cour, une nourriture suffisante; ce qui est vrai pendant quelques semaines seulement, parce que les volailles, battant toujours le même terrain, ne peuvent trouver le lendemain le grain avalé la veille. D'ailleurs les graines, bonnes et mauvaises, plus ou moins enterrées par le piétinement des animaux de tous genres, gros et petits, qui parcourent sans cesse, surtout dans le voisinage des bâtisses, les terres dépouillées de leurs récoltes, germent à la moindre pluie, perdant ainsi la plus grande partie de leurs qualités nutritives. C'est au moment où cesse cette ressource, bien exagérée, que les premières atteintes de la mue se font sentir, et la ponte s'arrête en septembre, pour ne recommencer qu'en avril.

Avec ce système, on n'obtient certainement pas plus de cinquante à soixante œufs par poule. Nous savons bien que, dans le troupeau de pondeuses qui peuplent une ferme, il y a parfois quelques poules d'élite qui, soit que, poussant plus loin au pâturage, elles trouvent des graines, des vers, des insectes et des herbes qui font défaut aux autres pondeuses; soit que, plus actives sur les fumiers et dans les écuries,

elles se procurent un surcroît de pitence; soit que, absorbant, dans un temps donné, une plus grande nourriture distribuée que leurs camarades; soit enfin que, pourvues d'un estomac mieux conditionné, elles s'assimilent une plus forte proportion de la nourriture consommée, pondent tard et de bonne heure. Mais ces bêtes sont des exceptions, toujours en très petit nombre, et il y a des fermes où il y a quatre-vingts à cent poules dont on n'obtient pas cent œufs du 1er novembre au 1er mars.

Le système qui consiste à déterminer la quantité de nourriture qui doit être fournie à un animal d'après son poids a certainement sa valeur, et il faut savoir gré aux savants qui l'ont formulé; mais les indications qu'il fournit ne doivent encore être considérées que comme des jalons et non être prises à la lettre. Un cultivateur qui appliquerait rigoureusement ce système éprouverait parfois de graves mécomptes.

En effet, selon l'âge, le volume de l'animal mis en observation, selon l'état de son estomac, selon la température, le rapport de la ration d'entretien au poids viv n'est plus le même.

Les jeunes animaux consomment plus que les vieux, parce qu'ils ont à fournir, en outre de leur entretien, au complément de leur accroissement.

Si l'on prend deux animaux de même espèce, de même âge et de même poids, il arrivera souvent que la ration d'entretien de l'un sera insuffisante ou trop forte pour l'autre, parce que celui des deux dont les organes digestifs sont les plus parfaits s'assimilera une plus grande somme de substances nutritives que l'autre.

Selon la température, la ration d'entretien peut varier presque du simple au double. L'homme le moins observateur sait qu'il consomme plus d'aliments lorsque le temps est froid que lorsqu'il est chaud. Par des expériences faites sur la respiration des petits animaux, on a constaté qu'à la température de zéro ces animaux brûlent une quantité de carbone généralement le double de celle qu'ils consomment à la température de 40 degrés. Or, où est pour l'homme et pour les animaux la source du carbone qu'ils consomment? Dans les aliments qu'ils absorbent.

Enfin, la ration de production, de travail, varie d'un jour à l'autre, selon la fatigue éprouvée par le travailleur, homme ou bête.

Pour ces motifs, on ne peut admettre comme rationnel le système du rationnement, ni pour les hommes ni pour les animaux, lorsque surtout des uns et des autres on exige du travail, ou des derniers un produit: lait, chair, graisse, œufs, etc.

Il n'y a pas à lésiner, les pondeuses doivent toujours avoir de la nourriture à discrétion. Plus elles consomment, plus elles donnent de profits aux cultivateurs.

Choses et autres.

Nécessité pour un cultivateur d'avoir des notions de médecine vétérinaire et de savoir reconnaître si un animal est malade.—Dans la médecine vétérinaire, où l'on ne peut pas même, comme dans la médecine humaine, interroger la malade, il est si facile de confondre des maladies très différentes, qu'un cultivateur même expérimenté court grand risque, quand il soigne un animal malade, de compromettre sa vie au lieu de la soulager. Cependant tout cultivateur doit posséder au moins quelques

notions de médecine vétérinaire et d'anatomie, pour être en état de donner des soins aux bêtes dans les maladies et les accidents les plus simples. Mais les cultivateurs instruits, de même que les ignorants, doivent être bien convaincus qu'il vaut beaucoup mieux prévenir les maladies qu'avoir à les traiter, et que des soins intelligents et un bon régime sont préférables à toute la science vétérinaire qu'accompagnerait le désordre, l'incurie, la brutalité dont on a si souvent le triste spectacle.

Les cultivateurs craignent, non sans raison, de dépenser de l'argent; souvent la valeur d'un animal malade est si faible qu'il vaut mieux risquer de le perdre en le soignant soi-même que de le faire soigner par un vétérinaire; les vétérinaires sont donc rarement appelés. Aussi est-il très important pour tout cultivateur d'observer ses bêtes, afin d'acquiescer ce coup-d'œil exercé, cette habitude du manement à l'aide desquels il peut juger avec certitude l'état d'un bête, et s'assurer qu'elle est en parfaite santé, qui lui permette de reconnaître quelles causes ont produit le mal et quels moyens peuvent le faire disparaître. Pour cela, il faut d'abord aimer les bêtes; nous ne nous laisserons pas de le répéter, aimer les bêtes est la plus sûre garantie de succès, dans l'élevage, dans l'éducation et dans l'emploi, quel qu'il soit des animaux. Celui qui vit beaucoup avec les bêtes, qui les observe bien et qui les aime, parvient à les comprendre.

Des animaux domestiques.—Pivots et soutiens d'une culture bien entendue, les animaux domestiques, premiers auxiliaires du cultivateur, contribuent puissamment, par leurs services et leurs produits en tout genre, à la bonté du sol, à l'amélioration progressive de l'agriculture, par conséquent à l'aisance du cultivateur. Plus les bestiaux sont nombreux, plus la terre a de valeur et plus on a d'intérêt à en voir les races, brillantes de santé, se multiplier et fournir à l'industrie et au commerce un nouvel essor; c'est ainsi que tout s'enchaîne dans le vaste domaine de l'économie rurale. Employez tout le sol qui vous appartient, mettez tout en œuvre pour l'amener à une grande fertilité, et vous trouverez autour de vous les ressources nécessaires pour nourrir vos enfants et vos bestiaux.

Quand la terre produit d'excellents fourrages, les animaux viennent bien, fournissent d'excellents engrais qui entretiennent la propriété dans un état convenable d'abondance et de prospérité, et par leur nombre, les avantages qu'ils offrent à chaque instant.

Il ne suffit point de veiller à la conservation, à la multiplication et à l'amélioration des races de bestiaux, de leur offrir une bonne nourriture; il faut encore les traiter avec douceur, leur épargner les souffrances et les visiter souvent. L'animal est un être sensible; s'il est traité convenablement, l'esclavage auquel il est réduit lui est supportable; mais si l'homme est en état de guerre continuelle avec lui, il cherche à lui résister, il devient rétif, dangereux; le contrainte ne sert qu'à l'exciter davantage, les coups de fouet le poussent à la révolte.

Ce que peut faire le vrai mérite.

La vente sans précédent du *Sirop allemand*, de Boschee, depuis quelques années, a étonné le monde. C'est sans doute le remède le plus sûr et le meilleur, qui ait jamais été découvert pour la guérison prompte et efficace du Rhume, de la Toux et des troubles les plus sévères au poumon. Il agit d'après un principe différent des prescriptions ordinaires données par les médecins, car il ne guérit pas une toux en laissant la maladie encore dans le système, mais au contraire, il éloigne la cause du mal, guérit les parties affectées et les laisse dans une condition purement saine. Une bouteille gardée à la maison pour en faire usage quand la maladie vient épargnera le mémoire du médecin et une longue maladie. Un essai vous convaincra de ces faits. Ce remède est positivement vendu par tous les droguistes et les marchands en général. Prix: 75 cents pour de grandes bouteilles.

RECETTES

Diarrhée chez les veaux.

Les veaux sont sujets à une diarrhée, suite d'indigestion. Le remède à cette maladie est un verre de vin mélangé de moitié d'eau; on le fait avaler froid à l'animal malade une demi-heure avant le repas.

Thaër indique pour remède un mélange d'une once de rhubarbe et d'une demi once de crème de tartre (bitartrate de potasse). On fait macérer ces substances dans de l'eau pendant quelques heures; on filtre, et on donne cette boisson par cuillerée au veau malade, trois fois par jour, une heure avant le repas.

On peut guérir avec succès un veau atteint de diarrhée, en lui faisant boire deux onces d'amandes amères pilées puis bouillies dans une demi-pinte de lait. Les œufs avalés crus sont un remède très simple pour un dévoiement sans complication.

Moyen de reconnaître s'il y a du coton dans le drap.

Quand il y a du coton dans le drap, la couleur change bientôt vû que la teinture n'est pas aussi durable sur le coton que la laine, et ces tissus ne valent pas non plus ceux de laine pure. Voici un moyen simple de s'en assurer: On prend un échantillon de l'étoffe à essayer, en la défille et on introduit l'extrémité des fils dans la flamme d'une chandelle ou d'une lampe; si le fil est en coton, il brûlera avec rapidité jusqu'à l'endroit où on le tient dans les doigts; si au contraire c'est de la laine, alors l'extrémité se globuliserà, cessera de brûler en retirant le fil de la lumière et exalera une odeur de laine brûlée qu'il est difficile de méconnaître.



Chemin de Fer du Cap Breton.

Sec-Detroit de Canso à Grand Narrows.

Soumissions pour les Travaux de Construction.

DES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné et endossées "Soumission pour le chemin de fer du Cap Breton" seront reçues à ce bureau d'aujourd'hui à mercredi midi, le 6 JUILLET 1887, pour certains travaux de construction.

Les plans et devis seront livrés à l'examen au bureau de l'ingénieur en chef et gérant général des chemins de fer du Gouvernement à Ottawa, et aussi au bureau du chemin de fer du Cap Breton à Port Hawkesbury, C. B. le et après le sixième jour de juin 1887, où l'on pourra se procurer, sur application, les spécifications générales et les formules de soumission.

Aucune soumission sera considérée à moins qu'elle ne soit produite sur les formules imprimées et qu'on ne se soit conformé à toutes les conditions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,
Secrétaire,

Département des chemins de fer et canaux, }
Ottawa, 27 mai 1887

10 juin 1887.

CANADA, }
PROVINCE DE QUEBEC, } COUR SUPÉRIEURE.
District de Kamouraska }

No. 922.

MADAME EMERENCE PHAUCAS DIT RAYMOND, épouse de Vincent Phaucas dit Raymond, cultivateur, de Ste Rose du Dégel et le dit Vincent Phaucas dit Raymond mis en cause pour assister et autoriser sa dite épouse,

Demandeur,

vs.
CLEMENT PHAUCAS DIT RAYMOND, cultivateur, ci-devant de Notre-Dame du Lac Témiscouata, maintenant absent de cette Province et actuellement aux Etats-Unis d'Amérique,
Défendeur.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre dans les deux mois.

PELLETIER & PERRAULT,
P. C. S.

Fraserville, 31 mai 1887.

10 juin 1887.

Taureau à vendre

Un taureau âgé de quatre ans, dompté et très doux, provenant d'une très bonne vache laitière. Son père a été vendu sept cents piastres (\$700.00). Il est le neveu de Mary-ann qui a donné 861 livres de beurre dans onze mois. Pour prix, s'adresser au soussigné, à Nicolet, P. Q.

FABIEN BOISVERT.

10 juin 1887.

A VENDRE

A LA

Ferme-modèle du Collège de Ste-Anne.

Veaux purs Ayrshires, avec ou sans pedigree; cochons Berkshires; blé de la Mer Noire, de choix.

S'adresser à

JOSEPH ROY,

Chef de pratique.

14 avril 1887.

A VENDRE

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St Jacques, MONTREAL

A VENDRE

Bétail Ayrshire: veaux mâles et génisses, pure race, avec pedigree.

Aussi: Moutons Cotswold, de choix. S'adresser à

J. B. BEAUDRY,

ST MARC, Comté Verchères, P. Q.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886---Arrangement pour la saison d'hiver---1887

Le et après lundi, 14 juin 1886, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit:

Pour Lévis.....	12.35 A. M.
Pour Lévis.....	9.50 A. M.
Pour St-Jean et Halifax.....	10.38 A. M.
Pour Lévis.....	3.10 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	3.50 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	10.32 P. M.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef

Bureau du chemin de fer,

Moncton, N. Bk., 22 novembre 1886.